

**PARFUMS d'AUTREFOIS, ET EVOLUTION**  
**Fantaisie de Georges ARINTHOD**  
**Toulouse, 1955**

J'ai 80 ans, c'est là, évidemment, un privilège que tout le monde n'a pas. Seulement, ayant mené - toujours- une vie très morale, j'ai une très belle vieillesse. Il y a bien, ça et là, quelques douleurs - qui n'en a pas ? un peu de rhumatisme, mais la tête reste solide et la divine lecture comble mes loisirs, car j'ai encore de bons yeux... Pourtant, si je lis beaucoup, j'aime bien aussi à rêver -aux choses d'autrefois - au temps de mon extrême jeunesse, avec plaisir j'évoque le passé - j'ai tant vu dans ma longue existence.

J'habite Toulouse, la ville rose, tout près des quais, et souvent, le soir, devant ce somptueux décor de la Garonne, assis sous la voûte des platanes des quais, sur un banc, à l'angle de la Daurade et de la vieille basilique de Vincent de Paul, je me laisse aller au rappel des temps anciens; à ma droite la chute du Bazacle, le pont suspendu le soleil couchant un peu "vultueux" et coloré; à ma gauche, au-delà de la prairie des Filtres, la longue théorie des Pyrénées, quand le temps est clair; devant moi, le vieil Hotel Dieu.

Là, il fait bon, le banc est confortable - relativement - et le corps satisfait permet à l'esprit de s'envoler...

A la fin du siècle dernier, j'étais étudiant en droit à Paris. C'était l'ère du "Boulevard" de Lavedan, écrivant son prince d'Aurel dans son petit hôtel particulier, avec sur son dos, le châle tricoté pour lui, par la princesse Mathilde; l'ère aussi de Capus et de sa "Veine", de de Flers et de Caillavet bâtissant le Roi et l'Habit Vert à l'aide de leurs petite poupées-santons dans la retraite de leur château de Dordogne; c'était l'Exposition de 1900, le temps du "franc" or" de la France banquier du Monde, Amérique comprise; enfin, pour moi, l'Epoque de l'Oncle Victor, de mon Oncle Victor, oh, pas un homme illustre, bien que Gavarni l'ait un peu évoqué dans son "Monsieur Prud'homme" en plus d'Henri Monnier... non, un brave bourgeois de son temps, un français moyen...

Doux percepteur dans in petit canton de province, il avait - un beau jour - vu lui échoir une grosse fortune : l'oncle d'Amérique, un frère de son père dont il héritait ; Il avait démissionné, gagné Paris, s'y était confortablement installé dans un petit entresol de la rue de Laborde, cette voie tranquille à 20 mètres de la fournaise de la gare St Lazare. Il n'emmenait avec lui, veuf, qu'Anaïs, sa domestique de province, la "fille" comme on les désignait alors ; cuisinière émérite en tous cas, elle lui tenait sa maison.

Le matin, au réveil, son petit déjeuner lui était apporté à 9 heures : un café au lait "Bonne femme", le café finement moulu, enfermé dans un petit sachet avait bouilli un bon moment dans le lait pur, sans une goutte d'eau ; un petit pain, "mollet" l'accompagnait et, comme l'oncle Victor avait un système pileux développé, la tasse dont il se servait avait un rebord rentré, percé d'une fente laissant passer le liquide mais protégeant la formidable moustache contre une immersion fatale.

L'eau chaude était là ; il pouvait se raser, ce qu'il faisait lui-même et de très près. Une petite cuvette à échancre protégéait sa gorge, un bon savon - on ignorait les "Sticks" - et, à la main, il ramollissait son poil de barbon. Ceci fait, il ouvrait son semainier ; ou, dans un écrin de velours bleu, dormaient sept rasoirs, celui du lundi, du mardi, etc... C'étaient de bonnes lames de Thiers pleines, non évidées, lourdes - un huitième, tout petit celui-là, pour les endroits délicats, commissures des lèvres, contours de la "mouche".

L'opération terminée devant le miroir suspendu à la crémone de sa fenêtre, il revenait à une vaste cuvette, faisait ses ablutions après avoir versé quelques gouttes de "Lubin" il s'ébrouait et se séchait avec de grosses serviettes éponge : vinaigre de "Bully", fine poudre de riz sur la peau. Il se plaquait alors sur la moustache encore humide un petit filet accroché derrière les oreilles et qui en maintenait le pli.

Après une friction énergique des cheveux à l'Impériale russe ou à la fougère d'Houbigant - méprisant la vulgaire "Quinine", il cosmétiquait abondamment ses cheveux, car c'était l'époque de la coiffure "Bressand" à outrance il fallait une horizontalité parfaite des cheveux en brosse, dressés droit sur les crânes même en pain de sucre. Derrière, une belle raie très nette lui permettait de "ramener" un peu sur les tempes...

Sa toilette finie, il roulait alors sa première cigarette, rapidement faite, comme Napoléon III - sans l'humecter - il en pinçait seulement les deux extrémités - on ignorait le papier gommé ; il l'allumait, la plaçait entre ses lèvres, de coin, et ne l'en sortait plus, la laissait se consumer toute seule ce qui l'obligeait à fermer à demi un oeil au-dessus de la fumée...

Deux fois par semaine, Anaïs envoyait le commissionnaire du coin à l'Établissement de bain voisin, et un solide gaillard, auvergnat généralement, arrivait aussitôt avec sur le dos une baignoire en zinc; une toile imperméable était étendue sur le tapis de la chambre, il montait de grands brocs d'eau chaude qu'il sortait du réservoir de la petite voiture à bras qu'il avait arrêtée à la porte de l'immeuble. Il garnissait la baignoire d'un fond de baignoire, versait l'eau à la température et attendait devant un verre de vin à la cuisine que l'oncle Victor eut terminé : 0.50 centimes de pourboire deux francs de bain et le tout repartait comme il était venu.

Ces jours-là, le déjeuner, la toilette étaient retardés. L'oncle Victor consultait le thermomètre extérieur qui pendait contre sa croisée ; déjà renseigné sur le temps par Anaïs, il s'habillait alors. Sans être gandin, il avait un bon tailleur, aimait les belles étoffes, et soignait sa tenue. S'il faisait beau, pantalon clair et veston ; pardessus de demi-saison plié sur le bras, doublure de soie à l'extérieur, ses gants en peau de chien étaient strictement boutonnés, non retournés ; sur la tête un chapeau melon ou encore un "Kronstadt" haut de forme en tronc de cône comme les postillons d'autrefois ; il prenait un "en cas" doublé de vert contre le soleil et si celui-ci était vif, des conserves bleues dans leur armature de corne. Quand il faisait très chaud, il arborait un "Panama" fin, la grande mode.

"Qui n'a, qui n'a

"pas son Panama ; ah !"

Chantait Judie à la Scala...

S'il pleuvait, c'était tout autre chose ; d'abord un costume sombre; il chaussait sur ses bottines à boutons des caoutchoucs vernis maintenus sur le talon par un fort élastique; le derrière du bas de son pantalon était relevé par un bouton spécial en dedans pour le préserver de la boue, sans le retourner; il n'oubliait pas son parapluie, endossait son waterproof et se risquait dehors où, à petits pas comptés, il faisait sa promenade. Celle-ci débutait par deux visites, la première était pour son buraliste où il faisait peser devant lui 0.20 grammes de tabac frais, sa dose journalière, dédaignant les cigarettes toutes faites à 0.30, 0.40, 0.50 centimes les vingt en paquets ronds. Le tabac était fortement mouillé - pour peser davantage, mais cela ne déplaisait pas à l'Oncle Victor qui l'aimait ainsi. Il donnait 0.25 centimes, prenait encore quelquefois un cahier de papier "Job" évidemment, une boîte d'allumettes, glissait dans sa poche le petit cornet de papier soie contenant son tabac et agrémenté d'une réclame de pastilles Géraudel...

La seconde station était à l'angle de la rue Auber, chez un "écrivain public ». Devenu très paresseux, il y dictait rapidement quelques lettres d'affaires qu'il reprendrait en rentrant. Le commerçant à la belle écriture connaissait la sténo Duployé, il avait un petit pupitre bien abrité sur la rue, sous une énorme réclame de Poujade le professeur qui se faisait fort en quelques leçons de "réformer votre écriture" et de vous rendre digne - au moins - d'un sergent major. L'oncle Victor arrivait à l'Opéra et suivait les grands Boulevards jusqu'à la rue Montmartre. Vers onze heures, là, il entrait au "Bréban" et prenait son apéritif, un Pernod, il faisait fondre goutte à goutte le sucre posé sur une cuiller spéciale au-dessus du verre, ou un bitter Secresta gommé ou encore un Picon grenadine eau de Seltz... Puis il allait manger.

A ses débuts, encore esclave, malgré sa fortune, des principes d'Économie de Province, il allait déjeuner dans un des nombreux cafés du Boulevard où partout, pour 2f 50 on mangeait bien 'demi setier" de vin compris. Ensuite, il gagnait le Passage des Panoramas entrait invariablement chez Véron le spécialiste du "Moka" et y sablait sa demi-tasse ; c'était la grande célébrité ; le café y était servi bouillant et on le versait dans le soucoupe pour le boire tel, sans trop se brûler.

Cependant, et assez rapidement l'oncle Victor avait fait connaissance des "bons endroits". Maintenant, il allait chez Bréban restaurant, chez Paillard, au café Anglais, chez Véfour, il dégustait des huîtres chez Prunier, de l'aïoli chez Blanc près de l'Opéra-Comique, des pâtes chez Poccardi ainsi que l'osso bucco", il adorait chez Joanes des tripes servies sur un réchaud qui en maintenait la chaleur, des escargots rue Montorgueil, y buvait du cidre bouché.

Le vendredi rue Royale, chez Weber le vol au vent renommé et enfin de temps en temps au "Petit Riche" rue de Pelletier, il y mangeait un perdreau entier arrosé de vin de Saumur, spécialité de cet établissement qui vous présentait un compulsoire de la beuverie". Ces jours-là l'oncle Victor était un peu "ému" car les "fillettes" de vin de Saumur se succédaient, Vouvray, Coulée de Séran etc... Bref, il était devenu un fin gastronome.

En sortant de table, il rentrait chez lui, prenant au passage les lettres qu'il avait dictées le matin et il s'habillait. Redingote à revers de soie, pantalon très large fantaisie, gilet à fleurs - bottines à boutons vernies à haute tige de daim gris, cravate, plastron, col de 6 centimètres de haut qui le congestionnait bien un peu, enfin le huit-reflets. Selon l'usage des gens chics, il en avait trois : un sur la tête et deux chez Delion le chapelier du Passage des Princes ; le second toujours prêt ; Le dernier, au coup de fer. Ainsi ses gibus étaient impeccables. Il avait remplacé ses gants en peau de chien par des chevreaux fins ou même des suèdes clairs et, canne à la main il gagnait les grands Boulevards.

Tous les vendredis, en y arrivant, par la rue Scribe, il montait à l'entresol de Lespès, le coiffeur en vogue, y faisait rectifier sa "Bressant", son souci constant. Puis il prenait la rue Royale, montait les Champs Elysées, traversant l'Etoile et arrivait à l'Avenue du Bois. Là, à l'entrée se trouvait " La Potinière"; il s'assurait de deux chaises, s'installait au bon endroit et attendait le retour des courses et la rentrée du Bois : Phaétons, Victorias, milords, tilburys, coupés, landaus défilaient revenant sur Paris, presque tous admirablement attelés, le valet de pied, le cocher, chapeaux à cocardes, bottes à revers, gantés le premier les bras croisés, le second les guides hautes impeccables - parfois un grand mail-coach garnis de dames en robes claires très voilées encadrées de tubes gris et redingotes d'hommes . Les quatre "step-peurs" drivés habilement défilaient aussi avec la "tuba" qui claironnait de temps en temps. Et aussi, glissaient ça et là quelques lourds omnibus avec leurs trois solides mecklembourgeois ou quelques fiacres aux rosses étiques étirant leur cent kilomètres par jour - Paris l'enfer des chevaux - et la teinte claire des gros carricks des cochers à triple collet sous le chapeau en cuir bouilli.

L'oncle Victor prenait un "sapin" pour rentrer chez lui où il mangeait toujours le soir - il réglait son cocher – 1f 50 de course -0.50 centimes de pourboire et il recevait pour ce cadeau royal un "merci mon prince" bien senti.

Anaïs l'attendait, son diner prêt ; après avoir fait honneur au menu léger arrêté dès le matin - cervelle au beurre noisette - riz de veau aux petits pois, un entremet - crème ou flan, et avoir vidé sa bouteille de Bordeaux ou de Bourgogne - il avait une belle cave- il gagnait son bureau qu'éclairait une grosse lampe Carcel ; il avait revêtu sa robe de chambre molletonnée, mis aux pieds des silencieuses feutrées; sur sa tête une grecque de velours bleu à gland d'or; il s'installait, glissait ses pieds dans une chancelière de fourrure et lisait ses journaux : l'Éclair de Judet, la libre Parole de Drumont, l'Intransigeant de Rochefort, quelquefois le Temps ou le Journal des débats un peu sérieux toutefois pour lui.

Il était calé dans un fauteuil crapaud qui épousait sa rotondité. Certains jours, dédaignant sa pipe Choquin de Metz; il avait, avant de s'asseoir fait tourner un petit barillet à 6 pans qui s'ouvrait et offrait à son choix des demi-londrès secs; il en choisissait un, l'allumait, il levait alors le couvercle d'un cabaret à liqueurs où 4 carafons de cristal taillé présentaient tout un assortiment à sa fantaisie de l'heure; Il prenait un petit verre à pied dans son alvéole et se servait : Chartreuse, Armagnac,

Grand Marnier Lapostolle à l'Orange; mais il usait surtout du quatrième flacon le "Vespéto" Il en avait la formule et y avait recours surtout quand, cédant à sa gourmandise il avait trop fortement mangé. Et, en grillant son "cigare" il sirotait sa liqueur en se répétant l'étymologie du mot "Vespéto" et en se rappelant le vieux dicton :

" L'Angélique et le Fenouil, l'Anis, la Coriandre ont des effets différents.  
" Au fond de l'intestin ils vont chercher les vents  
Et par derrière, ils les font rendre".

C'était lui même d'ailleurs qui avec de fines eaux de vie fabriquait sa liqueur; elle était efficiente, une vraie merveille; il surveillait d'autre part son intestin de très près et savait au besoin avoir recours au clyso.

A dix heures, Anaïs entra apportant sa camomille ; ses journaux étaient lus et souvent il somnolait déjà avec béatitude. Il allait vérifier le réglage du poêle mobile, le "Choubersky", mettait les chaînes de sûreté à la porte d'entrée; il gagnait alors sa chambre à coucher, un bon feu de bois s'y consumait. Sa tisane bue, il faisait sa toilette. Une grande chemise de nuit lui descendait jusqu'aux pieds ; d'un madras il s'entourait la tête, le nouant en deux cornes sur le front; il allumait sa bougie, éteignait sa lampe, libérait de leurs embrasses ses épais rideaux de lit dans l'alcôve. Sur sa table de nuit, un "verre d'eau" était là avec du sucre cassé en gros morceaux - on ignorait le sucre scié - l'eau dans la carafe et le flacon de fleur d'oranger, un grand verre et une petite cuiller à long manche torsadé terminé par un plateau horizontal semé de petits dés pour écraser le sucre; il mettait le feu à la petite veilleuse en porcelaine de Gien dont la mèche nageait dans l'huile de la cupule, tiédissant l'infusion du tilleul de la nuit dans sa verseuse. Anaïs enlevait le moine qui chauffait son lit, emportait dans l'âtre la cassolette encore pleine de braise; il glissait sous son oreiller sa montre qu'il venait de remonter avec une petite clé et dont la sonnerie, la nuit lui indiquerait même les quarts d'heures, en pressant son dé clic sans avoir besoin d'allumer, il se servait de son vase de nuit au fond duquel était peint un gros oeil, coiffait sa bougie de son éteignoir de cuivre, se glissait dans son lit, s'enfonçant l'hiver dans la couette de fin duvet doucement chauffé et enfin s'endormant du sommeil du juste.

Dans un coin de sa chambre, discrètement, un Montauban, une chaise percée, offrait ses services en cas que la nuit...

Le vendredi, l'oncle Victor, "sortait". Ce soir-là, il mangeait dehors, puis, il allait au Music-Hall, au « Caf'conc' » de l'époque, voir Yvette Guilbert, ses grands bras maigres, ses longs gants noirs, à Parisiana Liane de Pougy, Cléo de Mérodes et le prodigieux développement de ses hanches, enfin aux Folies Bergères Emilienne d'Alençon, le belle Otero et son boléro de diamants; aux Variétés Réjane arrivait au théâtre dans son attelage de mules: elle y jouait Madame Sans-Gêne de Sardou; enfin, Sarah Bernard à la Renaissance, et aussi Coquelin Aîné dans le Cyrano de Rostand. Quelquefois il poussait jusqu'à la rue de Richelieu, entra à la Comédie Française applaudir les Monnet, le vieux Got, Ferraudy - Madeleine Rock.

Certains soirs il s'était risqué chez les Salis, au Chat Noir et à l'Âne Rouge et même au Néant où Bruant qui l'avait jaugé d'un coup d'oeil, « l'enguirlandait"

copieusement. Ces soirs là, tel Tartarin, le lapin de chou devenait un lapin de garenne et il prenait une canne en sortant, un beau jonc de Malacca ovale - à rendre jaloux le Monsieur de Phocas de Jean Lorrain lui-même. Seulement, il y avait dans la poignée un déclic et une forte lame de Tolède dont certainement il eut été bien empêché de se servir en cas d'attaque nocturne - car enfin, on ne sait pas... Et l'oncle Victor rentrait chez lui, tard dans la nuit ou plutôt, tôt le matin parce que quelquefois, il se permettait une visite rue du Helder, dans une maison discrète et amie, accueillante, où il était apprécié.

Nonobstant tout cela, l'oncle Victor avait des principes et pour rien eu monde il n'aurait manqué la messe de onze heures à La Madeleine. Il s'y faisait même conduire par une voiture qui l'attendait l'hiver, emmitouflé dans sa chaude pelisse de castor, aux pieds des snow-boots, ce, quand il gelait ou faisait froid.

Le dimanche - également il me recevait; nous déjeunions ensemble et je recevais ses confidences; je me rappelle notamment son indignation un jour où glissant dans la rue sur de la paille jetée à profusion sur la chaussée pour atténuer le bruit sous les fenêtres d'un malade, il avait manqué se flanquer par terre...

L'oncle Victor vécut ainsi de longues années, mais tant de précautions l'avaient en définitive rendu fragile et, une broncho-pneumonie (prise où et comment?) emporta le digne home en quelques jours; j'héritais; il avait d'autre part assuré l'avenir d'Anaïs.

Eh oui, je revoyais cette époque et je pensais aux femmes de ce temps-là. Je n'avais pas connu les crinolines dont les rigides cerceaux obligeaient une élégante à mettre ses jupes raidies en travers pour franchir une porte ou descendre de voiture ; mais vers 1885, j'ai vu le règne de la "tournure". Ces tournures, les robes étaient étroitement plaquées sur le devant du corps dont elles dessinaient les formes et tellement que les femmes pouvaient difficilement avancer les jambes, mais par contre, derrière tout était ramené en haut, ramassé dans la tournure, véritable plateau presque horizontal de 50 centimètres quelquefois, permettant un étalage successif et suggestif de jupons superposés. Habiller une femme était en ce temps-là un art véritable, avec cordons, petits et grands crochets, épingles même à la rescousse, après le corset qu'il fallait sangler au plus juste avec de longs lacets à l'arrière pour obtenir ou avoisiner les 42 centimètres de tour de taille qui avaient fait la célébrité de la très laide Polaire qui confirmait en elle le dilemme d'alors :

" La taille fine

" De ma divine

" Tiendrait je crois

"Dans mes dix doigts

C'était l'ajustement par tous les moyens ; une femme de chambre était une nécessité, et c'était là -certainement- un élément de haute moralité contre les

galants 5 à 7 de l'époque car, se déshabiller, on y arrivait toujours, mais se rhabiller...

Puis le règne, des tournures avait passé, car nous n'avons pas en matière de mode l'esprit traditionaliste - comme les Japonaises par exemple, qui depuis des siècles, sont fidèles à l'obi.

Non, on était revenu à la jupe ronde et longue si longue qu'elle traînait sur le sol et qu'on employait des "balayeuses" garnitures placées intérieurement au bas de la jupe pour protéger contre la boue. C'était le grand art, pour la femme, que de savoir la retrousser en révélant - discrètement- un mollet rond et bien fait. C'était l'époque aussi du jupon de soie, en taffetas qui crissait fortement à chaque pas ; puis ce fut la jupe cloche avec ses chapelets de plomb pour en maintenir la forme, un peu découvertes sur les pieds ; elles étaient gracieuses ; malheureusement la silhouette en était gâtée par les énormes manches "gigot", autre exagération des couturiers ; après, vint le régime du singe, la fourrure de singe partout, aux chapeaux, aux tours de cou et de manches sur les robes avec une fureur de singe. Et enfin, enfin soudain, les jupes entravées permettant à peine de marcher tant elles étaient étroites, serrant les jambes, épousant les formes, et ce fut la jupe courte, très courte et la mode des jambes croisées, très haut de sorte que la femme ne montrait pas seulement ses mollets mais même ses cuisses et ce n'était souvent ni beau ni esthétique...

Et le short fit son apparition d'abord au bord de la mer à Nice, Cannes et surtout - plus tard- à Juan les Pins et partout enfin sous couleur de short... avec toute l'exagération -l'inconscience- féminine. Je me rappelais une saison à Trouville : Cornuché-André, Letellier n'avaient pas encore lancé Deauville.

Je revoyais les baigneuses dans des costumes composés d'un pantalon large allant à mi-jambe, d'une veste flottante maintenue par une ceinture, le tout bouffant à souhait ; bien mieux, des cabines montées sur roues trainées par un cheval conduit par un baigneur entraient dans la mer - un petit escalier permettait de gagner l'eau... Quelques rares nageuses qui aimaient le sport, se permettaient le maillot collant sous un peignoir très grand, mais c'était là le " great event " : une foule de Messieurs, chapeau de paille à fond plat avec cordonnnet à la boutonnière et à très larges bords tiré sur les yeux, à la façon dont Foch plus tard inclinait la visière de son képi, monocles naturellement avec une large ganse de soie noire, cols de 6 centimètres moustache en bataille, Bressant, d'aucuns avec une forte jumelle, se pressaient au bord de l'eau et cherchaient à saisir le moment où une belle nageuse - abandonnant son peignoir, entrait dans l'onde amère ou en sortait...

Oui, j'ai vu tout cela...

La mode évolue d'ailleurs de toute manière, mais ceci c'est une autre histoire. Sans nous classer en adepte des Maîtres de l'Évolution, tels que Darwin, Herbert Spencer ou A. Comte, il y a cependant des constatations qui s'imposent dans la vie actuelle et nouvelle.

Au grand désespoir des " prostatiques", les "Vespasiennes" disparaissent et sont remplacées par de rares édicules souterrains qui empestent, sans aération suffisante mais, l'esthétique est satisfaite.

La canne n'existe plus que pour les podagres. Ou en est le chapeau ? Vers 1900 tout le monde portait le tube ; certains prétendaient qu'il était vissé sur la tête. Des chasseurs avaient bien un fusil, mais opéraient en haut de forme. C'était d'ailleurs une coiffure tout à fait incommode, dure, rigide, haute. Les gens de grande taille tel qu'un homme d'un mètre quatre-vingts devaient dans un "Sapin" le poser sur leurs genoux, et ne pouvaient rester debout sur une plateforme d'omnibus. Il était d'ailleurs mal vu de le porter avec un veston de même qu'un chapeau claqué dénotait une impécuniosité notable. Aujourd'hui, après le mou pratique, enfoncé jusqu'aux yeux, la fente à la mode, maintenue à l'intérieur par un ressort ou même une épingle, beaucoup l'ont carrément supprimé, ce qui - quelquefois - donne le spectacle de chauves qui se promènent sous la pluie et les étoiles des "genoux" culottés comme le fond d'un quart de poilu en 14-18 - ce n'était pas toujours très propre.

La redingote est morte et ne se retrouve que dans les fêtes parmi les vieux ouvriers et les paysans âgés. La mode est à la jaquette comme vêtement de cérémonie. L'habit est rare, exceptionnel et le veston à revers de soie, très bourgeois, que les Anglais ont baptisé "smoking" est en soirée, aujourd'hui adopté partout : C'est si pratique.

Les pantalons ont un pli maintenant, toujours, même ceux qui sont râpés, cirés par l'usage, on le met sous son matelas, on couche dessus - c'est plus économique qu'un coup de fer.

La dernière guerre nous a révélé l'habillement américain, et ceux-ci ont plus fait en un jour pour le vêtement que les longues campagnes de Maurice de Waleffe - tous y viendront car ils sont "pratiques" à l'extrême et, à notre ère de sport à outrance dégagent les entournares : on peut écrire avec un blouson sans sentir sur son dos, sur ses bras, la tyrannie des étoffes...

Les chaussures également : elles sont larges; la forme "haricot" a déjà gagné une première bataille malgré sa laideur. Où sont les formes pointues à l'extrême, puis carrées, on ne se chausse plus guère sur mesure. Le bottier qui nous gantait le pied à l'instar de Maître Lagasse en fin chevreau a vécu. La chemise est molle, sans cravate, l'été et ma foi une belle encolure dans une "Lacoste" ouverte, vaut bien le carcan de 6 centimètres rigides d'autrefois surtout en celluloid.

Les fins lorgnons de jadis, malgré le petit chef d'oeuvre de leur technique, leurs étriers, leurs ressorts leur repliage sont partis, remplacés par les fortes, dures, écrasantes lunettes actuelles en matière plastique, renouvelées des bésicles en corne de nos pères.

La plume à écrire, la fameuse "lance" ou le "sergent major" disparue, le stylo les a remplacées presque partout, lui-même détrôné de sa souveraineté par la bille et ces stylos crayons à bon marché... Et la machine à écrire règne de plus en plus automatique, même, après le dictaphone...

L'homme est rasé, complètement. Le rasoir mécanique a conquis le monde, les lames pleines ont cédé la place avec les "stars" pour les extra minces qu'une seule barbe met à mal pour le plus grand profit des "industriels". Le rasoir électrique

d'ailleurs a fait son apparition sans savon, sans blaireau , sans crème, rien, et a conquis même le Pape.

Et puisque nous parlons du Saint Père, est-ce que la religion catholique elle même immuable pourtant dans ses dogmes n'évolue pas elle aussi ? Le Prêtre ne porte plus qu'exceptionnellement -et les vieux- le chapeau, plat, à grandes ailes maintenues par deux cordons et dérivé de l'ancien tricorne ; ils ont adopté le béret, très poilu, incliné fortement sur l'oreille. La tonsure ? souvent un souvenir. La douillette, le camail, disparus ; la ceinture fait place dans bien des cas au ceinturon de cuir; la soutane est courte, les chaussures fortes et sans boucles d'argent, et le torse, athlétique, des jeunes évoque le nouveau mode de propagande de la religion : le sport et le prêtre-ouvrier sans robe... La première communion se divise en deux : l'une privée : l'enfant est très jeune, 7 ans ; l'autre, la solennelle, 10 à 12 ans. Un prédicateur aujourd'hui, froidement installé sur le rebord de sa chaire, sur un petit pupitre "ad hoc", quelquefois même avec un discret réflecteur, le manuscrit de son sermon, et en lit les pages minimisant ses gestes, n'ayant même pas besoin d'élever la voix car des amplificateurs portent partout sa parole...

Bossuet qui apprenait ses sermons par cœur, mot pour mot, n'avait pas prévu cela... Pour communier, il ne faut plus être à jeun depuis minuit ; quelques heures suffisent, deux heures même si l'aliment est liquide. Les messes de 18 heures dans les grandes villes rencontrent le plus grand succès... Les nappes de la Sainte Table envolées, un plateau les remplace pour les communions.

Et cependant malgré tout cela, il y a des impondérables qui résistent à toute évolution, protestent, demeurent immuables...

L'autre jour, me promenant au centre de Toulouse, près du square Wilson et du Capitole, je passais dans une vieille rue, la rue du Temps devenue Maurice Fontvieille au n° 8; n'en croyant pas mes yeux, j'ai lu ceci :

Au premier étage de la façade d'une vieille demeure dont la patine évoquait celles des maisons basques du quai de la Nive à Bayonne, en gros caractères, il y a encore sur le mur :

Déjeuner 1F50 - Diner 2 Fr. - Pension 60 Frs.

Chambre garnie 1F50

Garnie ? mais non, meublée... pas du tout, j'avais bien lu, chambre garnie, garnie... même à l'époque du franc-or, 1F50, garnie ...

J'avoue que je suis parti rêveur...

-----